

Islamisme et bennabisme

L'Algérie a la chance de posséder un Malek Bennabi dont elle n'a pas exploité la pensée pour devenir un producteur d'idées, ne serait-ce qu'à son propre usage, comme se prémunir du fléau islamiste, de la même façon qu'elle n'a pas tiré profit de ses ressources naturelles pour devenir une puissance économique. En dehors de quelques clichés comme la «colonisabilité», sa pensée reste inconnue du grand public et des élites comme s'il n'avait jamais existé.

L'islamisme est une affirmation ostentatoire du triomphe de l'ignorance en même temps que la preuve accablante que l'islam court à sa mort s'il ne relève pas de cette maladie chronique, tandis que le bennabisme est une improbable promesse d'avenir mais l'antidote qu'il faut contre ce fléau à condition de devenir un courant d'idées accessibles aux masses. Le théoricien de l'islamisme, Sayyid Qutb, et Bennabi étaient contemporains et se sont même affrontés par livres interposés : le premier répondant

relle, le wahhabisme comme sa traduction politique destinée à restaurer la grandeur de l'islam sur la terre sainte et les «Frères musulmans» une force sociale porteuse d'un projet civilisationnel. Il reviendra de toutes ces illusions dont on ne trouve aucune trace dans ses livres.

La pensée de Bennabi est centrée sur l'islam. Mais que doit-on en déduire : qu'il est un islamologue, un âlem, un réformateur, un penseur islamiste ? Il n'appartient en fait à aucune de ces catégories. Il n'est pas un islamologue car il n'a pas étudié en académicien froid et distant le contenu ou l'histoire de l'islam ; il n'est pas un âlem car il n'est pas issu de l'enseignement dispensé par les universités islamiques ; il n'est pas un réformateur proposant des innovations ou une nouvelle vision islamique du monde, ni un illuminé islamiste appelant à l'instauration d'un ordre strictement religieux.

Ce qui le distingue des penseurs islamistes, c'est aussi bien l'approche des problèmes que les solutions préconisées. Il n'était pas un esprit traditionnel mais un esprit technique et scientifique.

Son centre d'intérêt n'était pas l'étude de l'islam en soi mais la compréhension

vers des formes d'organisation inédites qu'il appelait, dès 1949, le «mondialisme». Il a, dès l'entame de sa carrière, posé que le monde musulman ne pouvait renaître de ses cendres mais devait se rénover, se sublimer, muter vers des formes supérieures dans un monde universalisé techniquement et culturellement. Il voyait la contribution du monde musulman à ce nouvel ordre à travers un apport de nature morale et spirituelle. Il ne demandait pas au monde de s'islamiser, ni ne s'illusionnait sur les chances des pays musulmans de devenir des superpuissances.

Pour lui, l'islam ne s'est pas réalisé selon son principe mais a été précocement dévié de sa trajectoire ; il ne voyait pas venir la renaissance d'un quelconque retour au passé, mais d'un important effort moral, intellectuel et politique de préparation à s'intégrer dans le processus de mondialisation (il employait cette expression à la fin des années quarante déjà).

Il écrit dans *Vocation de l'islam* (1954) : «Le monde musulman n'est pas un groupe social isolé, susceptible d'achever son évolution en vase clos. Il figure dans le drame humain à la fois comme acteur et comme témoin... Sans doute lui faut-il encore atteindre au niveau de la civilisation actuelle en mettant en jeu l'ère atomique si profondément marquée par l'esprit technique.» Il ne se représentait pas la renaissance sous les aspects d'une aspiration à une puissance militaire capable de dominer le monde, mais d'une force morale et spirituelle : «Son rôle (l'islam) demeure surtout spirituel, comme modérateur des excès de la pensée matérialiste et des égoïsmes nationalistes.»

Il est une donnée de départ capitale, à savoir que ce que nous appelons la «civilisation islamique» n'est, pour lui, que le produit d'une déviation : «Le développement connu sous le nom de «civilisation musulmane» n'est qu'une accommodation de l'islam doctrinal à l'état de fait qui suivit Siffin. Les écoles juridiques eurent beaucoup de peine à réaliser cette accommodation contre un pouvoir dynastique — donc extra-musulman — exclusif

Alors que le réformisme musulman a cru trouver la solution au problème de la décadence dans le retour au passé, Bennabi la voit dans un bond en avant, dans une synthèse entre les valeurs spirituelles de l'islam et les valeurs temporelles du XX^e siècle, entre l'authenticité et l'efficacité, entre l'esprit coranique et la pensée cartésienne.

et tyrannique. Si bien que ce n'est pas la civilisation musulmane qui est issue de la doctrine islamique, mais au contraire les doctrines qui se sont accommodées à un ordre temporel imposé. Tout travail de reconstruction de la culture musulmane doit d'abord rétablir la prééminence de la pure doctrine sur le fait du prince qui a découlé de Siffin. Cette reconstruction implique le retour à l'islam, c'est-à-dire en particulier le dépouillement du texte coranique de sa triple gangue théologique, juridique et philosophique.» On le voit même considérer que des mouvements jugés dissidents par l'orthodoxie comme le «kharidjisme» et le «mu'tazilisme» n'étaient, l'un sur le plan politique, l'autre sur le plan intellectuel, que des tentatives

Par Nour-Eddine Boukrouh
nouredineboukrouh@yahoo.fr



pour rejoindre la pensée coranique» (*Vocation de l'islam*).

Que signifie l'expression «revenir à l'islam» chez lui ? Il répondait déjà dans *Les conditions de la renaissance* (1949) : «La force de cohésion nécessaire à la société algérienne réside dans l'islam, mais dans un islam repensé et revêtu, dans un islam social.» Revenir aux sources, celles-ci étant le Coran et la Sunna, veut dire revoir les règles posées par le «ilm al-qadim» et le fiqh, construire une vision du monde adaptée aux perspectives nouvelles ouvertes par la vie, le progrès, la science, les contraintes internationales... Il ne faut pas s'attendre en parcourant sa pensée à des audaces iconoclastes : Bennabi n'aspirait pas à réformer l'islam mais la culture musulmane, l'esprit et la vision du monde véhiculés par cette culture. Ce faisant, il a brisé maints tabous et décanonisé l'histoire du monde musulman telle qu'elle a été présentée par la pensée traditionnelle. Il n'a pas proposé un schéma de reconstruction du monde musulman ou un prototype d'homme musulman mais leur a indiqué des voies et une finalité. Il attendait du contact avec le monde moderne une étincelle qui déclencherait un processus de renaissance intellectuelle, de motivation qui animerait les corps et les âmes apathiques des musulmans confinés dans une application littérale et individualiste

Bennabi portait un projet : aider à la renaissance du monde musulman non pas dans son ancienne configuration culturelle et géopolitique, mais en l'orientant vers des formes d'organisation inédites qu'il appelait, dès 1949, le «mondialisme».

dans *Maâlim fi al-Tariq* aux critiques du second dans *L'Afro-Asiatisme*.

C'est l'Égyptien obscurantiste qui a été suivi par les masses musulmanes et non l'Algérien éclairé qui ne l'a même pas été chez lui par ses universitaires ou ses intellectuels.

L'islamisme tel qu'on l'entend aujourd'hui se confondait, du vivant de Bennabi, avec la composante islahiste de la Nahda avant de prendre les formes exacerbées et radicales que Mawdudi et Sayyid Qutb lui donneront. Ce dernier, doctrinaire des «Frères musulmans», avait une vision manichéenne du monde qu'il voyait partagé entre l'islam et le *kofr* (mécréance). Il n'envisageait que deux types de société, la musulmane et la djahilienne (païenne), la société musulmane étant celle où est appliqué l'islam rigoriste, et la société djahilienne celle où il n'est pas appliqué ou avec tiédeur.

Peut-on parler d'une relation de cause à effet entre la pensée bennabienne et l'islamisme ainsi que se sont hasardés à le soutenir certains ? Bennabi est né et a vécu six décennies sur sept dans une Algérie colonisée et un monde musulman asservi par les grandes puissances et où tout frémissement intellectuel ou politique soulevait l'enthousiasme des musulmans qui y voyaient un signe de Dieu ou un courant prometteur de l'Histoire. Ainsi en a-t-il été de Bennabi qui, attentif à tout ce qui recelait un indice de vitalité, a été islahiste dans sa jeunesse (les années 1920), wahhabite durant ses années d'études parisiennes (les années 1930) et un admirateur de Hassan al-Banna à la fin des années 1940 avant de retirer sa confiance au mouvement qu'il dirigeait (les «Frères musulmans») en 1954.

L'islahisme lui était apparu comme un mouvement de réforme morale et cultu-

d'une problématique plus vaste, celle de la «civilisation», œuvre des hommes dans le temps et l'espace pour réaliser la vocation humaine sur terre. Il ne s'agit pas là d'une nuance, mais de deux préoccupations, de deux domaines complètement différents.

Il n'est pas venu défendre l'islam mais analyser son parcours avant de forger les outils conceptuels propres à inspirer les actions intellectuelles, politiques et sociales capables de le sortir de la décadence et du sous-développement dans lequel il est tombé après une brillante épopée. Penseur musulman, il n'est pas pour autant un «penseur de l'islam», titre qui convient à tellement de profils vagues. Il est un penseur de la civilisation globale, de l'intégration humaine à l'échelle mondiale. Il est devenu un spécialiste de l'Occident et des spiritualités asiatiques autant qu'il l'était du monde musulman. Son objet est devenu la «civilisation humaine» et il ne rêvait plus, dès son premier livre (*Le phénomène coranique*, 1947) que de civilisation universelle, d'«omni-homme» et d'œcuménisme.

Les exemples qu'il choisit tout au long de son œuvre, de ses livres et articles de presse de 1947 à sa mort, le 31 octobre 1973, vont tous dans le sens d'une interprétation moderne et libérale des valeurs et des règles de l'islam. Ils dénotent une démarche d'ouverture et appellent à une réforme de la perception des autres. Ils suggèrent que les musulmans doivent se considérer en «situation de nécessité» et agir en conséquence pour réaliser leur rapprochement avec les autres religions et civilisations.

Bennabi portait un projet : aider à la renaissance du monde musulman non pas dans son ancienne configuration culturelle et géopolitique, mais en l'orientant

des rites de l'islam et ignorant leur rôle et leurs devoirs à l'égard du monde. Il a vu se produire un tel phénomène en Inde où «une renaissance spirituelle dont la première lueur semble avoir jailli dans l'âme hindoue au contact de la culture occidentale : la lueur qui éclaira, notamment, la vie et l'œuvre de Vivekananda».

D'où son intérêt et sa sympathie pour l'Inde. Il poursuit dans le même article : «C'est vers le début du siècle qu'eut lieu la résurrection de la pensée traditionnelle, c'est-à-dire à un moment où elle devait devenir, par la force des choses, la préface de la pensée politique qui allait façonner l'Inde moderne... L'esprit de l'Inde antique ressuscitant dans une nouvelle incarnation.